

L'esthétisme et/ou la mort :

LES EXIGENCES D'IPOMÉE

par Jean Perrot

Deux aventures esthétiques.

*Jean Perrot propose une lecture des symboles
mis en œuvre par deux illustratrices,
Christine Lesueur dans « Le tarot d'amour »,
Laura Rosano dans « L'histoire
de Joseph et ses frères ».*

Le sens d'un livre ne renvoie-t-il pas toujours, en matière de création esthétique, à un duel avec la mort, à un jeu avec le néant dont surgit l'avenir du récit ? C'est bien l'idée que suggère *Le luthier de Venise* de Claude Clément avec les illustrations si énigmatiques de Frédéric Clément (Ipomé, 1988) : l'arbre naturel doit mourir afin que chante le violoncelle de l'artiste. L'impression de beauté rétablit la liaison que la faille de l'absence et la disparition avaient niée. La lecture répète ou reconstruit alors cette opération de survie dans une démarche dont naît le plaisir du texte. Afin que recommence la vie véritable.

***Mandalas pour une autre
lecture : imaginer juste***

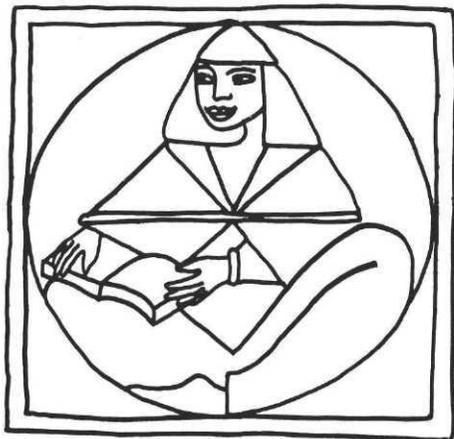
Cette note grave de la mort qui plane sur les éditions Ipomé - et notamment sur *Maco des*

grands bois de Nicole Maymat que nous avons analysé ailleurs (1) - apparaît portée à l'extrême dans *La Mort-Marraine* d'Anne Quesemard et illustre, comme nous l'écrivions pour les autres livres, les inquiétudes de la « conscience malheureuse de notre temps ». On la rencontre encore dans le très beau *La Belle et la Bête* (Ipomé, 1988) proposant des images d'Alain Gauthier sur le conte de Madame Leprince de Beaumont et sur le scénario de Jean Cocteau. Deux autres magnifiques albums publiés par le même éditeur viennent prolonger cette percée dans le royaume des ombres par une émergence en contrepoint vers la pure luminosité du bonheur mythique.

Le premier, *Le tarot d'amour* de Christine Lesueur (1985), repose sur une relecture et sur une nouvelle création du *Tarot des Imagiers*

(1) Jean Perrot, *Du jeu, des enfants et des livres*, Editions du Cercle de la Librairie, Paris, 1987, p. 209.

du **Moyen Age** (2) sur le modèle proposé par Oswald Wirth en 1927. Le terme de relecture, à vrai dire, convient moins bien à cette activité esthétique que celui de contemplation, car le processus de production, en fait, diffère de celui que F. Debyser a utilisé pour aboutir au **Tarot des Mille et Un contes** (Ecole des loisirs). Certes, il s'agit bien ici encore de créer une fiction en reliant les cartes entre elles, mais par une démarche qui n'est pas celle de la spontanéité de groupe, mais au contraire par la voie d'une élévation intérieure proche de la méditation éveillée par le Mandala oriental de l'Asie bouddhique ou taoïste. Christine Lesueur le laisse entendre lorsqu'elle affirme qu'elle a contemplé le tarot du Moyen Age pendant un an dans un recueillement total visant à exploiter « la puissance de l'analogie ». « La tête vide, fascinée plus et plus par les images, la vie s'anima peu à peu autour de moi. Le cercle magique commençait à faire effet. » Christine Lesueur, en fait, a suivi les conseils d'Oswald Wirth, qui - Roger Caillois le souligne dans la préface qu'il a rédigée pour la nouvelle édition du **Tarot des Imagiers du Moyen Age** - étaient un appel « à jouer jus-



Christine Lesueur : *Le Tarot d'amour*, Ipomée, 1985 (« La papesse »).

(2) O. Wirth, *Le tarot des imagiers du Moyen Age*, Paris, Tchou Editeur, 1966.

(3) D. Hoffmann, Introduction au Catalogue de l'exposition « Tarot, jeu et magie », Bibliothèque Nationale, 1984, p.15.

te, » c'est-à-dire à « jouer juste » avec les symboles représentés sur les diverses cartes. A imaginer « juste » la vie, la mort, l'amour.

La résurrection initiatique du moi profond placée aussi sous les auspices de Lao-Tseu, de Rimbaud, de René Daumal et de bien d'autres, est représentée dans le tarot que Christine Lesueur a composé ensuite en une semaine avec des couleurs très personnelles (« la chair ne peut être qu'indigo, le noir est divin », etc.). Elle témoigne d'un retour en force d'un nouveau romantisme (« les souvenirs d'enfance à gogo, les fleurs, les arbres, le rossignol, le soleil et la lune, des moments de plaisir fou qui font mal quand ils s'arrêtent ») et d'une expression modulée par les principes de la philosophie jungienne.

Il va de soi que l'interprétation des cartes du tarot que Christine Lesueur nous propose dans ses illustrations et dans ses commentaires dépasse la conscience que l'artiste peut avoir de son itinéraire ; le seul désir explicite est de « vous faire partager cette merveille, ce trésor dont je ne connais pas le nom ».

Dans le rituel offert par la magie de ses cartes, nous avons, pour notre part, d'abord découvert une fidélité aux origines mêmes des tarots : ces derniers d'après les spécialistes (3), en effet, renvoient aux cortèges de carnaval des villes italiennes du début du 15^e siècle et aux « Triomphes » de la Renaissance dont la première forme littéraire fut **Les Triomphes** (1357) de Boccace en tête duquel s'avance l'Amour. **Le Tarot d'Amour** de Christine Lesueur est bien un « Triomphe de l'Amour », un hymne résolu à la gloire de la femme contemporaine. Femme dont le secret tient dans « ce livre de chair » posé sur les genoux de la « Papesse », l'initiatrice canonisée dans le Mandala final, une image stylisée qui la saisit dans la tension caractéristique du cercle et du carré. Femme surtout placée au centre du Monde (lame XXI) et qui, dans le passage de la carte



*L'histoire de Joseph et ses frères par Laura Rosano,
Ipomée, 1988 (« Le songe de Jacob »).*

du Moyen Age à la carte moderne, a perdu ses voiles rouges pour porter, elle aussi, un voile de chair, tandis que « son pied droit repose sur un pont de lumière »... Femme qui contemple l'Amoureux (lame VI) avec le visage de l'Anonyme (lame XIII), c'est-à-dire de cette Mort indigo fauchant les têtes et les mains d'une Faux ardente et rouge...

L'illustratrice, en tissant le réseau de ses correspondances, compose une véritable Genèse et rejoint les pratiques des écrivains qui ont recouru aux tarots pour structurer leur œuvre comme, par exemple, Gustav Meyrinck avec son roman **Le Golem** (1915). Sa vision féministe suggère que l'Homme, ce Pendu serein à la tête retournée (Lame XII), est enfermé

dans une Gémellité de Soleil (Christine Lesueur a remplacé la femme de la carte XVIII du Tarot ancien par une figurine masculine), tandis qu'elle-même est habitée par des ardeurs plus violentes (ces rayons rouges de la Lune, ces chiens qui hurlent) et plus spirituelles (tout le bleu dans la même lame XVIII), qui la conduisent jusqu'à « une transgression ». Et cette transgression, comme le dit le texte, concerne « Le Mat », le « Fou à la tunique d'amour » de la dernière image. Transgression dirigée par l'animal qui ne mord plus le personnage, comme dans la carte de l'ancien tarot, mais qui porte une patte audacieuse sur son haut de chausse... Hymne à l'Amour de la Femme donc, mais après la tra-

versée de la Mort. Et celle-ci est parée ici de « vingt-quatre grains de l'épi qui semble surgir de ses reins »... Promesse de la danse finale de l'Homme introduite par des vers de Rimbaud. Union des contraires qui commande toute la pensée « primitive », comme dans ce *Râmâyana* indien que Christine Lesueur a aussi illustré dans un autre surprenant album des éditions Ipomée en 1987.

L'Enfant Merveilleux du Peuple du Livre

Si « l'aventure » dans laquelle, selon ses propres termes, Christine Lesueur s'est trouvée « entraînée » par la contemplation des tarots n'est rien d'autre que l'expression parallèle et ésotérique d'un désir d'amour, il semble bien que l'expérience esthétique de Laura Rosano dans *L'Histoire de Joseph et ses frères*, dernier splendide album publié par les éditions Ipomée en 1988, élargisse le recours aux archétypes et aux mythes pour déboucher sur une participation à l'histoire même d'un peuple. Le texte de la Genèse y est, en effet, illustré dans le style de l'iconographie suméro-babylonienne et hébraïque dont Laura Rosano s'est inspirée aussi fortement que Christine Lesueur du tarot occultiste. La relation de son art avec la pratique du mandala aussi s'établit d'emblée dans l'illustration somptueuse représentant le rêve de Jacob (voir planche) : la même tension que dans le mandala s'y dessine entre le carré et le cercle et c'est bien la fleur de lotus qui apparaît sur les stèles inondées de lumière sous le regard intérieur d'un Jacob extatique. On remarquera que le lotus, sous sa forme active, est aussi présent sur la lame XVII, « L'étoile », de Christine Lesueur dans laquelle des étoiles à huit branches en sont l'équivalent céleste.

L'inspiration des deux artistes est donc proche, mais leur réalisation technique est différente : à la stylisation épurée du tarot de Christine Lesueur s'oppose la prolifération échelonnée des symboles qui s'entremêlent dans les fresques de Laura Rosano suggérant la ma-

tière et des passions archaïques (au sens fort du terme). Le récit biblique en fin de compte, avec l'enfilade de toutes ses morts et de ses naissances, avec sa « lutte contre Dieu », est orienté lui aussi vers un dénouement paré de transcendance. Sa conclusion, en réalité, offre une naissance mythique prestigieuse : celle de l'Enfant Merveilleux du Peuple Elu. Moïse paraît ainsi sur la dernière planche dans sa nacelle qui flotte sur les eaux de la rivière où surnagent trois lotus. Son visage est extatique, comme celui de Jacob et une femme, le doigt sur la bouche, préserve le silence de sa contemplation. L'itinéraire de la lecture se clôt ici sur une intronisation rituelle : à la nuit bleue et mystique de Jacob fait suite la parution du héros salvateur marqué par l'entrelacs mystérieux du noir et du blanc que le contraste chaud et froid des verts et des rouges inscrits dans les médaillons ne parvient pas à adoucir.

Une force d'expression surprenante s'est mobilisée ici contre la mort : non pas celle qui pousse à la duplication des cartes du tarot dans une recherche du « centre » correspondant à la descente initiatique au cœur du labyrinthe, mais l'autre, symétrique, qui repose sur le désir d'étendre à l'infini les relations et d'établir des ponts au firmament culturel des peuples.

Rien d'étonnant dans la confiance que l'illustratrice a placée dans la présentation de son livre : « J'ai commencé vraiment à vivre quand j'ai commencé ce travail. Avant, cela n'a pas d'importance ».

Le Moïse qu'elle a mis au monde dans son illustration, aussi bien, est le médiateur légendaire du Peuple du Livre, mais sa venue symbolique, par l'intermédiaire de cette fiction, dépasse l'intérêt d'une communauté particulière pour englober celui de tous les lecteurs virtuels d'aujourd'hui. Personne ne dira plus fortement les exigences et les nécessités de la « petite édition » contemporaine... ■

Adresse des Éditions Ipomée,
5 rue Grenier, 03000 Moulins.